A. DANDOUAU et G.-S. CHAPUS

HISTOIRE DES POPULATIONS DE MADAGASCAR

PRÉFACE

du Docteur FONTOYNONT

Président de l'Académie Malgache

LAROSE - PARIS

1952

HISTOIRE DES POPULATIONS DE MADAGASCAR

4°LK11
1684

DL 7 11 1952 - 12896

A. DANDOUAU et G.-S. CHAPUS

HISTOIRE DES POPULATIONS DE MADAGASCAR

PRÉFACE

du Docteur FONTOYNONT

Président de l'Académie Malgache

LAROSE - PARIS

1952

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

AVANT-PROPOS

L'histoire que nous présentons fut conçue et entreprise, il y a de longues années déjà, par le regretté A. Dandouau dont le nom restera associé à nombre d'études sur Madagascar et ses populations. Sa mort suspendit les travaux en cours et nous avons cru, en les reprenant à la demande de M^me^ Dandouau, faire œuvre utile puisque cette histoire, conçue dans le même esprit que la géographie, devait compléter cette dernière.

C'était un pieux devoir à rendre à la mémoire de l'un des Français qui ont le plus contribué à la connaissance de la Grande Ile. Ethnologie, folklore, linguistique, géographie, histoire, A. Dandouau s'était attaché à chacune de ces questions comme s'il avait eu hâte, prévoyant son destin, de lier de grosses gerbes dans le champ des études malgaches.

Nous tenons ici à remercier M^me^ Dandouau ; ses conseils ont été l'un de nos plus sûrs appuis dans la partie du travail qui nous incombait et sa contribution à la tâche commune n'est pas moindre que celle des auteurs.

Notre besogne a été grandement facilitée par les exposés des savants ou des écrivains que l'étude de Madagascar passionne depuis longtemps. Nous citerons en particulier les noms du R.P. Malzac, de Jully, d'Alfred Grandidier, de Ferrand et, parmi nos contemporains, ceux de MM. G. Grandidier, Julien, Berthier, Rusillon et Lamberton. Nous leur devons à tous une profonde reconnaissance.

Nous remercions vivement aussi M. le Docteur Fontoynont, Président de l'Académie Malgache, M. l'Administrateur en Chef Decary d'avoir bien voulu revoir cet ouvrage avant sa publication, M. le Pasteur Mondain, Vice-Président de l'Académie Malgache, de s'être chargé des pages de notre exposé ajoutées en dernier lieu, et M. Jaeglé, Directeur de la Bibliothèque de Documentation Économique, de nous avoir aidé de ses conseils.

La documentation cartographique et photographique est due à MM. Zwiekel, du Service Géographique, et Lisan, photographe du Gouvernement Général, ainsi qu'à la Société Missionnaire de Londres, envers qui les auteurs s'estiment très redevables.

G.-S. CHAPUS.

PRÉFACE

En 1922, *A. Dandouau publiait chez Larose sa* « Géographie de Madagascar » *qui est encore actuellement le meilleur livre de ce genre. Bientôt paraîtra une nouvelle édition dans laquelle M*me *Dandouau a pieusement continué l'œuvre de son mari et mis au point différents chapitres en tenant compte de l'évolution de notre Colonie.*

A. Dandouau fut un malgachisant distingué, très documenté sur la géographie, l'histoire et les coutumes malgaches. Il publia, à ce sujet, maints travaux fort appréciés dont je ne veux citer que les suivants parmi bien d'autres : les jeux malgaches : le katra – Mœurs et coutumes des indigènes du Nord-Ouest de Madagascar – Folklore Sakalava et Tsimihety – Coutumes funéraires dans le Nord-Ouest – Catalogue alphabétique des noms malgaches des végétaux – Dialogues Français-Tsimihety – Le fatidra dans la région d'Analalava – Le sikidy Sakalava – Le Tromba – Chansons Tsimihety – Énigmes et devinettes Sakalava et Tsimihety – Ody et fanafody (charmes et remèdes) – La Bathymétrie de Madagascar, etc., etc...

Il avait désiré, à côté de la géographie, faire une histoire des tribus de Madagascar ; et, à cette intention, il avait réuni bien des documents. Il avait compulsé tous les ouvrages parus sur ce sujet. Son travail était déjà très avancé quand la mort vint l'empêcher de réaliser un de ses plus chers désirs.

*Sa veuve, M*me *Dandouau, — avec la collaboration du professeur G.-S. Chapus que désignaient pour cette tâche ses multiples études sur le peuple malgache ainsi que sa thèse de doctorat ès lettres traitant l'*organisation de l'Enseignement à Madagascar sous l'administration du Général Gallieni — *désira parachever l'œuvre commencée par son mari. C'est donc à la collaboration de M. et de M*me *Dandouau ainsi que du Professeur G.-S. Chapus que nous devons la publication définitive de l'histoire des tribus de Madagascar que je suis heureux de présenter aujourd'hui.*

*Bien des pages ont été écrites depuis des siècles sur Madagascar et ses populations. Bien des livres ont été publiés depuis l'*Histoire de la Grande Isle Madagascar par le Sieur de Flacourt *jusqu'à l'*Histoire physique naturelle et politique de Madagascar par Alfred Grandidier, *monument encyclopé-*

dique comprenant 52 volumes. Bien des travaux ont vu le jour relatant les recherches scientifiques de tout genre qu'a suscitées ce pays. Parmi eux je citerai les deux gros volumes du professeur Lacroix, pour la plus grande gloire de la Minéralogie malgache. Le R.P. Malzac avait bien en 1912 *publié son* Histoire du Royaume Hova depuis ses origines jusqu'à sa fin ; *mais, il n'existait jusqu'ici aucune histoire s'étendant à toutes les tribus de la Grande Ile. Ce livre était bien souvent réclamé. Où trouver les renseignements concernant ces différentes peuplades, sinon en compulsant de nombreux mémoires difficiles à se procurer ! Cette carence n'est plus.*

Le lecteur trouvera condensé dans le volume que nous présentons au public un aperçu de l'histoire de toutes les populations de l'Ile, de leurs mœurs et de leurs coutumes.

Une première partie s'occupe des tribus autres que les Merina. Une seconde partie a comme sujet « Les Merina ». Une troisième partie est consacrée à la Période contemporaine.

Il a fallu toute la science de Dandouau, puis de Chapus pour pouvoir réunir tant de renseignements utiles en un si petit ouvrage sans y oublier rien d'essentiel.

L'ordre, la clarté, la netteté sont les caractéristiques de ce travail qui a des qualités pédagogiques très sûres ; sans doute parce qu'il fut conçu par des auteurs ayant l'habitude de l'enseignement. Il est attrayant et sera lu par tous non seulement avec fruit mais avec plaisir.

Dr FONTOYNONT (1).

(1) Un long retard s'étant produit pour l'édition de cet ouvrage, le Dr Fontoynont ne devait pas le voir paraître en librairie. Il mourut le 15 mars 1948.

INTRODUCTION

LES ORIGINES

Madagascar dans le monde préhistorique. — Madagascar est souvent appelée « la grande île africaine ». Mais ce terme ne marque pas autre chose qu'un rapport de proximité et il ne serait pas exact d'y voir la désignation d'un territoire se rattachant étroitement au continent voisin. La Grande Ile fit partie, dans les temps préhistoriques, à une époque où l'aspect du globe différait beaucoup de celui qu'il présente actuellement, d'un monde maintenant disparu et qui s'étendait jusqu'aux Indes et à l'Australie. Ce vaste continent fut, dans la suite des âges, en grande partie recouvert par les eaux, alors que de nouvelles terres émergeaient à Madagascar. Toutefois, si l'on ne remonte pas au delà de deux mille ans, on peut dire que l'aspect du pays ne s'est pas sensiblement modifié depuis. La présence de certaines plantes et de certains animaux atteste presque seule actuellement que Madagascar était autrefois rattachée à des parties du monde dont elle se trouve aujourd'hui complètement séparée.

Origine des populations. — Elles proviennent de souches très diverses et un premier examen y révèle deux types nettement différents : l'un africain et l'autre indo-mélanésien.

Le premier se rencontre dans toute son intégrité chez les Makoa sur la côte Ouest et, à l'intérieur, chez les Masombika et les Zazamanga. Ces deux derniers groupes désignés par le nom de Mainty (les noirs) ont été amenés d'Afrique comme esclaves et ils ont apporté un certain nombre de mots de leur langue maternelle qui se sont incorporés au malgache.

L'élément indo-mélanésien se retrouve un peu partout, mais principalement dans la région centrale, chez les Merina.

Ces derniers sont fréquemment désignés par les termes de Hova et d'Ambaniandro. Le premier, adopté d'ordinaire par les Européens, s'appliquait primitivement à la classe moyenne et libre de la population. Le second qui

signifie « hommes sous le jour » s'emploie par opposition aux tribus côtières connues sous le nom d'Ambaniravinkazo « hommes sous les feuilles ». Cette partie du peuplement de Madagascar est généralement considérée comme originaire d'Extrême-Orient et l'on a même prétendu que son berceau avait été l'Asie centrale, d'où elle serait descendue, en suivant le cours des grands fleuves. C'est en se basant sur l'identité foncière de la langue parlée dans toute l'étendue de l'île qu'A. Grandidier a pu établir, dès 1871, la provenance sud-asiatique de cette population. Les faits les plus probants consistent, selon lui : 1° dans la ressemblance constatée entre la population merina et celle de plusieurs groupes d'îles de l'Océanie ; 2° dans celle qu'on observe entre le langage des diverses tribus malgaches. Certains ont donc supposé qu'à une période impossible à préciser, les ancêtres des Merina actuels auraient traversé l'Océan Indien, montés sur de petits navires ou même sur de simples barques rapprochées et pontées. En 1557, des marins portugais disaient avoir trouvé les descendants de ces migrateurs sur certains points de la côte Est de l'île. Quelques-uns d'entre eux, chassés par l'insalubrité du climat, ou par les vexations que leur infligeaient des chefs locaux, se dirigèrent vers l'Ouest et arrivèrent jusque sur le plateau où ils se fixèrent. Là, ils épousèrent des femmes du pays et se mêlèrent, petit à petit, aux autochtones, connus sous le nom de Vazimba.

Mais des historiens renommés ont rejeté cette hypothèse d'une invasion relativement récente. « Non seulement les Hova ne sont pas venus à Madagascar à une époque aussi rapprochée de nous » déclare le R.P. Malzac, « mais encore ils ont formé, de temps immémorial, une portion notable de la population primitive immigrée dans l'île ». A. Grandidier écartait tout aussi énergiquement l'assertion d'après laquelle quelques milliers d'étrangers, cantonnés au centre de l'île, auraient pu imposer leur langue à tous les habitants du pays : « Il n'est pas douteux » écrivait-il « que la langue malgache existait, telle qu'elle est aujourd'hui, avant la venue des Malais qui sont les ancêtres directs des Andriana ou nobles de l'Imerina, et qu'elle avait été apportée par les nègres indo-mélanésiens dont les immigrations successives ont peuplé Madagascar ».

Le R.P. Malzac voit aussi, dans quelques traditions des Marina et, en particulier, dans la mention qu'ils font de certaines généalogies de rois et d'ancêtres, une preuve supplémentaire de leur établissement ancien dans le pays.

A une date beaucoup plus récente encore, le Dr A. Rakoto Ratsimamanga fixait au IIe siècle avant l'ère chrétienne la venue des Hova-Ambaniandro à Madagascar (Thèse sur la tache pigmentaire héréditaire et les Origines des Malgaches, Paris 1940).

Les Vazimba. — Mais quel est l'élément qui le premier a occupé la grande île ? Ce point n'a pas encore été éclairci.

Les plus anciens habitants de Madagascar connus seraient, dit-on, les Vazimba, d'origine africaine selon les uns, malayo-polynésienne selon les autres.

Nous voyons en eux des Africains, disent certains, car beaucoup de noms de plantes, d'animaux, d'instruments, d'objets mobiliers, de bijoux sont d'origine africaine. De plus, on trouve en Afrique, à la hauteur de Zanzibar, une tribu qui s'appelle « Vazimba ». Puisque, de nos jours, les Makoa ont conservé leur nom africain, les Vazimba auraient pu le conserver (G. Julien : Institutions politiques et sociales de Madagascar).

C'étaient des Malayo-Polynésiens, soutiennent les autres, car les mots malgaches qui viennent des dialectes malayo-polynésiens, répondent aux besoins les plus indispensables de l'homme : parties du corps, instruments, plantes et animaux, relations de famille, etc... (E.-F. Gautier : Madagascar, Essai de géographie physique).

Nous ne pouvons, dans une aussi grave discussion, prendre parti. Nous nous contentons de dire :

A l'origine, Madagascar était habitée par un grand nombre de tribus dont la principale semble avoir été celle de Vazimba. Ces Vazimba auraient d'après la légende, succombé devant des envahisseurs ou auraient été absorbés par eux. Aujoud'hui, il ne resterait plus que quelques rares individus ayant conservé l'intégrité de cette race ; ils se trouveraient dans l'Andringitra, sur les bords du Lac Itasy, chez les Antehiroka ; ils ont à peu près disparu dans les régions de l'Ouest : les Behosy qui vivent dans les grottes de Bemaraha en seraient cependant les descendants.

Eléments étrangers. — L'île de Madagascar est connue depuis longtemps ; et, à diverses reprises, des étrangers se fixèrent sur différents points du littoral.

Colonies sémites. — Les plus anciens seraient les Zafi-Ibrahim, arabes préislamiques ou descendants d'Abraham dont Flacourt signalait la présence dans l'île Sainte-Marie et les territoires voisins. On trouve encore dans cette région des indigènes présentant quelques caractères de la race sémite.

Colonies arabes. — D'autres éléments de race arabe, la plupart sans doute métissés, vinrent à Madagascar, après avoir le plus souvent séjourné sur la côte d'Afrique ou aux Comores. Au Nord-Est, dans la région de Vohémar, on a trouvé les ruines d'une ville arabe et des monnaies des XI^e^ et XII^e^ siècles : les Onjatsy de cette région descendraient de ces immigrants.

Au Sud-Est, les Zafi-Raminia, descendants, d'après la légende, de Raminia, gendre de Mahomet, s'établirent vers le XII^e^ siècle entre l'embouchure du Mangoro et celle du Mananjary. Près de Mahela, à l'entrée du village d'Ambohitsara, il existe une pierre grossièrement sculptée en forme animale, le vatosarilambo, que les Antambahoaka (peuplade des environs de Mananjary) disent avoir été apportée de La Mecque par leurs ancêtres et qui est pour eux un objet de vénération.

Au XVI^e^ siècle, les Zafi-Kasimambou y auraient introduit l'écriture arabe ;

ils formaient comme une caste sacerdotale et s'imposèrent aux Zafi-Raminia. Au moment de l'occupation française, nombre de chefs de tribus et de clans du Sud-Est se réclamaient, soit des Zafi-Raminia, soit des Zafi-Kasimambou. Les chefs des Bara, des Tanala, des Sakalava, des Betsileo du Sud se rattacheraient également à cette branche.

Vers les XVI^e^ et XVII^e^ siècles, la côte Nord-Ouest reçut les Antalaotra ou gens d'outre-mer venus primitivement de Bassorah. puis des Comores. Ils s'installèrent dans les îlots de la Baie d'Ampasindava, sur le littoral de la baie de Boéni, où ils fondèrent la ville de ce nom. Sur tous ces points, on trouve des vestiges de leur passage. Grâce à leur activité commerciale, ils acquirent une grande puissance que les Sakalava détruisirent au XVIII^e^ siècle.

Les Arabes ont introduit un certain nombre de termes dans le vocabulaire malgache : les noms des mois, des jours, des saisons, des monnaies. La pratique de la circoncision, le sikidy ou consultation du sort par les graines, l'institution de la polygamie, certaines formules de salutations, encore usitées dans le Sud, et beaucoup d'autres usages de la vie privée seraient également de même provenance.

Éléments européens. — Les nombreux Européens, marins, traitants, pirates qui, depuis le XV^e^ siècle ont atterri sur les côtes, y contractèrent des unions avec les femmes du pays et y firent souche.

Conclusion. — Tous ces étrangers exercèrent une grande influence sur les autochtones par leur intelligence, leur industrie et par les pratiques religieuses ou superstitieuses qu'ils surent leur imposer. De l'alliance des principaux d'entre eux sont issues les castes royales et princières.

L'étude de l'histoire des différentes tribus amène en effet à envisager l'hypothèse que la plupart d'entre elles, si éloignées l'une de l'autre qu'elles paraissent être actuellement, ont eu, à une époque relativement récente, des rois d'origine commune qui supplantèrent par la ruse, par la violence, ou par des alliances les chefs autochtones moins civilisés qu'eux. Les descendants de ces rois jouissent encore d'un certain prestige et ont encore droit à certains privilèges, surtout chez les Sakalava.

DOCUMENTS

L'ancien aspect de Madagascar

...Madagascar a un passé géologique très ancien... Ses contours étaient un peu différents de ce qu'ils sont actuellement. Du côté de l'Est, il n'est pas sûr que les puissants bancs de coraux qui, au bord de la mer, forment le soubassement de la bordure des lagunes qui s'échelonnent aujourd'hui sur une grande partie de ces côtes, étaient déjà morts et ensablés, et beaucoup devaient présenter l'aspect de récifs

frangeants, comme on en voit encore à Tamatave, par exemple ; et de même, plusieurs des lagunes et lacs côtiers n'étaient encore que des baies plus ou moins ouvertes. Du côté ouest, la côte étant plus basse, les changements ont dû présenter plus d'amplitude ; car ils se manifestent encore de nos jours par des affaissements et des soulèvements qu'on peut observer très nettement en de nombreux points. C'est ainsi, par exemple, qu'au sud de Morondava, et dans la région d'Androka, la mer s'avance largement dans les terres à chaque marée, provoquant de grands champs de boue semés de petits îlots portant encore leur végétation, tandis qu'au sud de Morombe, une véritable côte, avec ses petites falaises, ses éboulis et ses cailloux roulés, se rencontre sur plusieurs centaines de mètres avant qu'on arrive à la vraie côte. Certaines des îles du nord-ouest se sont détachées de la terre ferme, tandis que d'autres sont venues s'y réunir ; des baies se sont ouvertes, d'autres se sont comblées, formant de riches salines naturelles, activement exploitées aujourd'hui, comme celles qui se trouvent au sud de Morombe. Il semble bien aussi que l'Ile s'allongeait beaucoup plus vers le Sud, car on a trouvé des ossements d'hippopotames dans de petits îlots, situés actuellement loin au Sud de cette côte. Sans doute, on peut croire que quelques-uns de ces animaux ont pu y aborder accidentellement, soit de leur vivant, soit après leur mort, mais il est aussi raisonnable de penser que ce qui est îlot aujourd'hui faisait, autrefois, partie de la terre ferme, et que les hippopotames vécurent là où l'on a découvert leurs débris.

Dans l'intérieur du pays, les régions centrales, occidentales et méridionales devaient être boisées et, par suite, beaucoup plus humides qu'elles ne le sont aujourd'hui. Sur quelles raisons peut-on appuyer cette opinion ? Tout d'abord, l'observation montre que, chaque année, et depuis longtemps déjà, la forêt se réduit sous la morsure des feux de brousse généralisés allumés par les hommes ; elle ne serait donc plus qu'une relique. Or, il y a quelques millénaires, il n'est pas sûr que l'homme habitait déjà Madagascar, ou s'il y avait déjà vraiment des humains, ce ne pouvait être que de pauvres hères vivant de cueillette et de chasse : aucun besoin pour eux d'incendier pour défricher, et comme d'autre part le bœuf n'y avait pas été encore introduit, nul besoin non plus de brûler pour créer des pâturages. S'il s'allumait des feux de brousse, ils n'étaient qu'occasionnels et non intentionnels, sporadiques et non généralisés. Les prairies de graminées étaient infiniment moins étendues et plus morcelées qu'aujourd'hui, les incendies ne pouvaient prendre de vastes proportions et le climat humide raccourcissait la période pendant laquelle les herbes pouvaient facilement brûler. Ces considérations peuvent nous convaincre que, tant que la forêt a été à l'abri des attaques directes ou indirectes de l'Homme, elle a pu se défendre contre les agents naturels et rapidement réparer ses pertes, mais cette vaste forêt primitive a-t-elle vraiment existé ? Il faut bien avouer que les preuves directes font défaut ou à peu près.

Ch. LAMBERTON,
Mémoires Ac. Malg., Fasc. hors série, p. 96. Tananarive, 1948.

Les Vazimba

Les Vazimba du Menabe, d'après leurs traditions, sont originaires de la côte Ouest d'où ils ont gagné le massif central. Ils ont longtemps conservé le préjugé si vivace chez tous les peuples, qui s'oppose au croisement de la race vaincue et de la race conquérante. Ils se mariaient entre eux car ils croyaient que ceux qui s'allieraient aux familles d'origine étrangère perdraient l'esprit et la mémoire !

Parmi les Vazimba, les uns ont les cheveux longs et crêpés (mais non crépus),

la figure ronde et plate, les lèvres assez grosses, le teint brun foncé, le nez élargi à la base et non épaté, le front haut et droit ; d'autres, au contraire, ont les cheveux ondulés, la figure ovale, le teint rougeâtre, le nez assez allongé, les lèvres de grosseur ordinaire. Ils ne liment point leurs dents pour les rendre pointues et n'ont jamais mangé le corps de leurs ennemis comme on les en a accusés.

Avant l'invasion des Sakalava, ils ne connaissaient pas l'art de travailler le fer. Mais ils étaient habiles à faire des poteries et étaient surtout adonnés à la pêche dans les rivières et les lacs. Ils cultivaient le manioc et les bananes, mais peu de riz. Ils n'avaient, paraît-il, ni bœufs, ni moutons, ni chèvres.

Ils croyaient en un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre, mais ils adressaient surtout leurs prières aux *mânes* des ancêtres, aux « Lolo ». Ils avaient beaucoup de « fady », et ils mettaient à mort ou abandonnaient les enfants nés certains jours réputés néfastes. Pour appeler sur eux les bénédictions de Dieu et des Ancêtres, ils avaient l'habitude de faire le « sorona », invocation accompagnée d'offrandes d'encens et d'aliments.

Lorsque quelqu'un d'entre eux mourait, ils lavaient le cadavre, le revêtaient de ses beaux « lamba », l'asseyaient sur un lit ou « kibany ». Deux de ses amis s'accroupissaient auprès de lui pour lui tenir compagnie, lui parlant, lui mettant de temps en temps dans la main une cuiller pleine de riz ou de tout autre aliment. Lorsqu'ils étaient fatigués, d'autres les relayaient. Cette veille durait de trois à quatre jours. Quand la putréfaction était déjà avancée et que les odeurs étaient par trop nauséabondes, on enterrait provisoirement le corps en un lieu quelconque. Douze ou quinze mois après, on ouvrait le cercueil, d'où l'on retirait les os qu'on lavait et nettoyait soigneusement, puis on les mettait dans un autre cercueil qui était porté en grande pompe au cimetière de la famille.

D'après G. GRANDIDIER.
(Mémoires du Centenaire de la Société Philomathique.)

Les Za'fi-Ramini

Du temps que Mahomet vivait à La Mecque, Ramini fut envoyé de Dieu au rivage de la Mer Rouge. C'était un grand prophète qui ne tenait pas son origine d'Adam mais avait été créé par Dieu en cette Mer même. Étant sur le rivage, il s'en fut droit trouver Mahomet à La Mecque, lui conta son origine, dont Mahomet fut étonné et lui fit grand accueil. Mais lorsqu'il fut question de manger, Ramini ne voulut point manger de viande qu'il n'eût coupé lui-même la gorge du bœuf. Mahomet le lui permit. Quelque temps après, il lui donna en mariage une de ses filles appelée Rafateme (sans doute Ra-Fathma).

Ramini s'en alla avec sa femme en une terre dans l'Orient appelée Mangadsini ou Mangaroro. Il eut un fils qui s'appelait Rahouroud et une fille Raminia qui se marièrent ensemble et eurent deux fils, l'un nommé Rahadzi (ou Ra-hadj) et l'autre Racoube ou Racouvatsi (peut-être Ra-Jacob).

Rahadzi était l'aîné. Devenu roi de Mangadsini il voulut voyager. Avant son départ, il convoqua tous les Grands de son royaume, leur fit part de son dessein et leur dit que si dans certain temps il n'était pas de retour et si l'on n'avait pas de ses nouvelles, l'on mit son frère sur le trône. Pour mieux désigner le temps, il fit mettre en terre une certaine sorte de bananes qui, enfouies en terre, peuvent durer dix ans sans se corrompre. Il fit remplir sept vases en terre de jus de citron et les fit enterrer. Il fit aussi enfouir en terre une espèce de canne à sucre et il dit : Lorsque ces bananes seront pourries, que ce jus de citron sera évaporé, que ces

cannes seront corrompues, si je ne suis pas de retour et si vous n'avez pas de mes nouvelles, vous pouvez élire mon frère. Et si vous voyez arriver mes navires avec des voiles rouges, vous pourrez être assurés de ma mort.

Il partit et demeura dix ans sans revenir. Au bout de ce temps, l'on regarda dans les cruches : elles étaient vides ; on déterra bananes et cannes : elles étaient pourries. On élut aussitôt Racoube comme roi.

Huit jours après, la flotte de Rahadzi arriva à Mangadsini ; les voiles paraissaient rouges. Rahadzi envoie demander des nouvelles de son frère qui était à Mangaroro. Racoube, croyant que son frère voulait le faire mourir pour s'être trop hâté, fit promptement équiper un grand navire. Il s'embarqua avec trois cents hommes et toutes ses richesses et s'enfuit vers le Sud. Rahadzi l'ayant appris, fit aussi équiper un grand navire et se mit à sa poursuite.

Au bout de trois mois, Racoube arrive aux Comores, tire vers l'Orient et passe au Nord de Madagascar. Il suit la côte jusqu'à ce qu'il arrive à l'embouchure d'une rivière appelée Harengazavac, à deux lieues de Mananjari. Il échoue son navire et débarque. Treize jours après, Rahadzi arrive à Lamanouffi. Il y échoue aussi son navire et apprend que son frère est arrivé à Mananzari. Il lui envoie un nommé Geofarere pour l'assurer de toute son amitié et le faire revenir.

Geofarere aperçut des chrétiens qui lavaient leur chemise au bord d'une rivière (ces chrétiens provenaient d'un navire naufragé). Il s'enquête auprès d'eux de Racoube et des siens. Ils lui dirent qu'ils étaient tous dans les terres, vers les montagnes. Alors Rahadzi dit que, puisqu'il avait suivi son frère si loin en mer, il n'était pas tenu d'en faire davantage. Il resta à Lamanouffi, se maria à la fille d'un Grand, de laquelle il eut des enfants. Il vit même ses petits-enfants. Puis il fit radouber son bateau et s'en retourna à Mangaroro.

De Rahadzi sont descendus tous les blancs qui se nomment Zafy Ramini.

Racoube avait remonté la rivière de Mananzari et s'était établi dans l'intérieur où il s'était marié. Mais son beau-père ayant voulu le tuer pour s'emparer de ses richesses, il fit dresser des bœufs porteurs, les chargea et s'enfuit vers le Sud où il mourut.

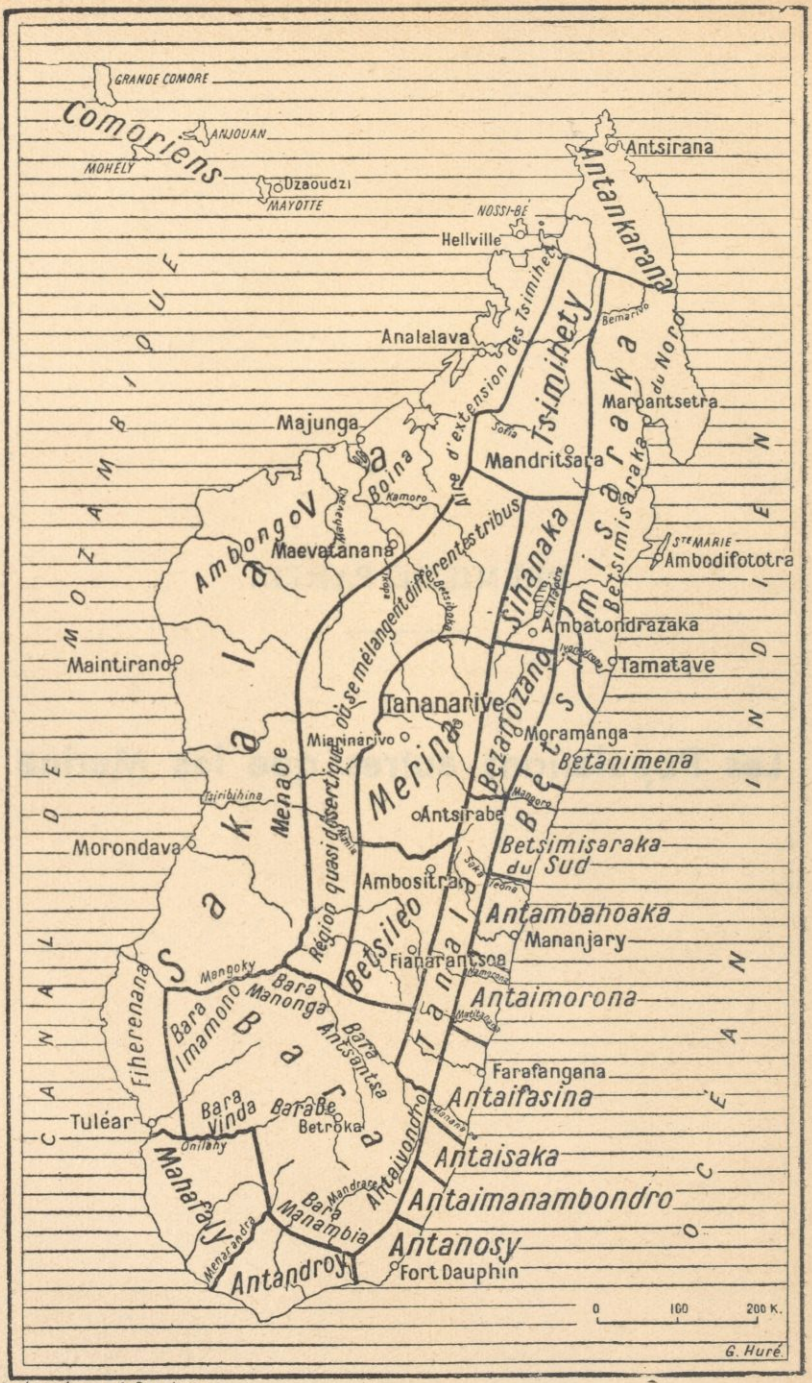
D'après Flacourt,
Histoire de l'Isle Madagascar, Chap. 16

Fig. 1. — Femme betsiléo

Fig. 2. — Femme sihanaka

PREMIÈRE PARTIE

Les Populations autres que les Merina



dressée par A. Dandouau

CHAPITRE PREMIER

LES SAKALAVA

Origine du mot sakalava. — Les origines de la dynastie sakalava restent obscures. Cela n'a rien d'étonnant si l'on considère que cette tribu, pas plus que les autres, n'a eu de langue écrite et que tout ce qui est connu de son histoire nous a été transmis par des traditions.

Son nom signifie, d'après A. Grandidier, les « gens d'Isaka » qui se seraient étendus sur une longue surface de pays, les chefs et les principales familles sakalava étant originairement venus de la région d'Isaka, sur la côte sud-est. Plusieurs autres étymologies ont été également avancées, entre autres celles d' « habitants des longues vallées » (saka : vallée; lava : longue).

Les débuts de la puissance sakalava. — Andriandahifotsy (Prince blanc) appelé aussi Lahifotsy, est considéré comme le plus célèbre des rois sakalava. La mention que fait de lui Flacourt en 1658, sous le nom de Laaye Fouchy, permet de fixer au milieu du XVII^e^ siècle la période à laquelle les chefs sakalava commencèrent le mouvement d'expansion qui devait les rendre maîtres de toute la partie occidentale de l'île depuis l'Onilahy au sud jusqu'au Sambirano au nord.

Les Maroseranana. — D'après les traditions, le véritable fondateur de la dynastie sakalava fut un étranger de race blanche, venu de l'Isaka vers le XIV^e^ siècle, et qui parvint avec l'aide de quelques compagnons à fonder un royaume s'étendant sur le territoire occupé actuellement par les Fiherenana et les Mahafaly. Il aurait été la souche de la dynastie des Maroseranana (qui ont beaucoup de ports).

A sa mort, le pays fut troublé par les rivalités de ses successeurs et Flacourt a pu dire « qu'il était ruiné de guerres ». Vers la fin du XVI^e^ siècle, un chef connu sous le nom d'Andriamandanzoala reprit quelque autorité dans le Fiherenana et son fils Andriamisara étendit son autorité jusqu'au Mangoky. Andriamisara serait le père du célèbre Andriandahifotsy dont l'influence sur les Sakalava fut si considérable.

Les conquêtes effectuées par Andriandahifotsy. — Partant du pays des Fiherenana, la tribu conquérante se dirigea vers le nord parallèlement à la côte. Guillain rapporte à ce sujet qu'au passage d'un fleuve, les eaux furent troublées par la multitude des guerriers. Les envahisseurs occupèrent le pays qui s'appelle le Menabe et l'on raconte que cette région doit le nom qu'elle porte à un stratagème auquel les Sakalava eurent recours, dans leur lutte contre les populations autochtones. Ils cachèrent, dit-on, pendant la nuit, un énorme taureau rouge dans une tranchée creusée entre leur camp et celui de leurs adversaires. Quand le lendemain les défenseurs du pays marchèrent à la rencontre de leurs agresseurs, ils furent terrifiés par des meuglements qui semblaient sortir de terre ; ils conclurent à la présence de quelque force surnaturelle s'exerçant en faveur de leurs ennemis et s'enfuirent convaincus que, dans ces conditions, il était inutile d'engager la lutte. Depuis cette époque, les taureaux rouges ont été longtemps considérés, au Menabe, comme des animaux sacrés qu'on ne pouvait mettre à mort que selon les formes employées dans les sacrifices.

La population des états d'Andriandahifotsy devait être très mêlée ainsi que le fait remarquer, à juste titre, M. Berthier. Cela résulte du fait que les conquérants n'exterminèrent pas les habitants des régions occupées, mais cherchèrent au contraire à les incorporer ; les principales tribus occupant le Menabe avant l'arrivée d'Andriandahifotsy auraient été les Vazimba, les Antangondrosy, les Sakoabe. La masse des autochtones vaincus fut, en quelque sorte, assimilée au cours des guerres soutenues par les nouveaux chefs. « Elle avait pris goût à cette existence aventureuse ; les succès qu'elle avait remportés en faisaient une peuplade belliqueuse qui trouvait dans le pillage de larges profits et la satisfaction de ses instincts de paresse. Enfin, les négriers et les autres pirates européens lui fournissaient les armes à feu qui lui assuraient sur les autres tribus de Madagascar une supériorité indiscutable. »

Prudence politique d'Andriandahifotsy. — Andriandahifotsy eut un grand nombre de fils et de petit-fils qui se répandirent, après lui, dans tout le pays et s'installèrent dans des endroits où ils pouvaient exercer l'office de chefs de village et percevoir les redevances auxquelles ils avaient droit par suite de leur origine.

Nom posthume d'Andriandahifotsy. — Il existe, chez les chefs sakalava ainsi que dans les tribus du sud, une curieuse coutume relative au nom des chefs. Après leur mort on ne les connaît plus sous celui qu'ils ont porté de leur vivant, lequel devient fady, c'est-à-dire tabou, sacré (ce serait un crime de mentionner leur premier nom), et on leur en donne un nouveau qui est toujours suivi du mot arivo (mille). Ainsi Andriandahifotsy devint, après sa mort, Andriandahinarivo (le prince des mille), expression employée, semble-t-il, pour marquer sa grandeur.

Les Zafimbolamena et les Zafimbolafotsy. — D'Andriandahifotsy sont issues deux branches de souverains distinguées l'une de l'autre par les noms de deux métaux précieux, volamena : l'or et volafotsy : l'argent. Les premiers sont les héritiers légitimes, les autres les descendants du souverain par ses autres femmes non nobles mais de caste libre.

Andriamanetriarivo fonde le royaume du Menabe. — Celui des fils d'Andriandahifotsy qui lui succéda est surtout connu sous son nom posthume d'Andriamanetriarivo (celui qui soumet des milliers). Ce prince poursuivit la politique conquérante de son père et envoya son frère cadet se tailler un royaume dans les régions du nord, après l'avoir pourvu d'une bonne garde d'hommes armés.

Andriamanetriarivo (1680 à 1718) s'employa, également, à consolider son pouvoir dans la partie de l'île qui venait d'être conquise. Il s'efforça, en outre, d'assurer à ses sujets le bien-être et la sécurité, de telle sorte qu'il gagna leur affection et fut considéré par eux comme un bienfaiteur. Nombre de familles appartenant à des tribus voisines vinrent chercher, auprès de lui, la protection et l'abondance que leurs propres chefs n'étaient pas encore en mesure de leur procurer et la puissance de la dynastie sakalava s'en trouva accrue d'autant.

Celle-ci fut encore considérablement renforcée par une période de paix consécutive à un grand mouvement d'expansion politique. La prospérité attira les trafiquants et les chefs sakalava purent se pourvoir en abondance d'armes et de munitions, en échange du bétail et des esclaves dont ils disposaient pour la vente.

La puissance sakalava à son apogée. — Pour toutes ces raisons, dès les premières années du XVIII^e^ siècle, les rois sakalava du Menabe étaient parvenus à un haut degré de puissance, et celle-ci contrastait au plus haut point, selon les termes d'un autre historien de cette tribu, avec l'inertie dans laquelle sommeillaient, alors, les autres populations de l'île. Notons à ce sujet qu'à cette époque on vit apparaître, pour la première fois, dans Drury, le terme de Sakalava, sous la forme de Saccalauvors. Cette population, ou les pays qu'elle occupait, n'étaient connus, jusque-là, que par les noms de leurs souverains.

Pendant ce temps-là, les Merina n'étaient encore qu'une petite tribu de l'intérieur. Ils avaient même dû, peut-être afin de se procurer de la poudre et des armes, payer un tribut aux souverains du Menabe. Cette situation se prolongea pendant près de cent ans encore, jusqu'au jour où les Merina purent obtenir, eux aussi, le concours des Européens, ce qui leur permit de retourner la situation et d'imposer leur souveraineté, nominale tout au moins, à leurs anciens souverains.

Mikala ou Andriantsoanarivo (qui est aimé par tous). — Le dernier de la série des souverains du Menabe fut un prince du nom de Mikala, dont

on peut dire sommairement qu'il fut le contemporain d'Andrianampoinimerina et de Ravahiny, reine de Boéni. Sous ce règne, les Sakalava firent une tentative pour s'emparer du Betsileo ; mais elle échoua et cet insuccès semble avoir suscité le déclin de leur puissance. Ensuite, les Sakalava subirent les assauts des Merina, devenus redoutables et conquérants, à leur tour.

Mikala avait épousé Rabodo, proche parente d'Andrianampoinimerina. Des dissentiments étant survenus entre eux, Rabodo demanda à Andrianampoinimerina d'intervenir. Ce dernier, se sentant probablement en état de le faire militairement et prévoyant les profits à retirer de cette ingérence, envahit le Menabe avec son armée. Mais Mikala était mort, entre temps, et sa disparition mit fin aux discussions ; Rabodo pria ses compatriotes de rentrer chez eux et leur offrit un troupeau de bœufs, en témoignage de reconnaissance pour l'aide qui lui avait été prêtée.

La puissance des Sakalava constituant le plus grand obstacle à la réalisation des ambitieux projets d'Andrianampoinimerina qui régnait alors dans la région centrale, il en résulta, sous les successeurs de Mikala, de longues luttes qui finirent par ruiner cette puissance déjà affaiblie par les divisions intérieures. Les Sakalava ne furent pourtant jamais complètement soumis ; leurs incursions sur le territoire des Merina et des Betsileo étaient fréquentes et créèrent peu à peu une véritable zone désertique. Cette lutte ne prit fin qu'avec l'occupation française.

Les reliques des premiers rois sakalava. — Pendant qu'Andriamanetriarivo fortifiait la dynastie sakalava, dans le Menabe, Andriamandisoarivo (qui chasse des milliers), son frère, étendait, par une remarquable série de conquêtes, la puissance et le prestige de cette famille jusqu'aux confins nord de l'île.

Il était, d'après certaines traditions, porteur de précieuses reliques. Mais on peut se demander comment il se fait que ces dernières se trouvaient en son pouvoir. Son frère les lui avait-il remises pour faciliter son succès dans la carrière d'entreprise politique où il allait entrer ? Se les était-il appropriées à l'insu de son aîné ? Nul ne le saura vraisemblablement jamais. On peut en croire, toutefois, celles des traditions qui attribuent une grande part des victoires remportées par Andriamandisoarivo au fait qu'il était porteur de ces reliques. Soit qu'il ait tiré un parti habile de la crédulité des populations, soit qu'il ait été animé d'une réelle piété envers les restes des premiers rois de sa famille, Andriamandisoarivo s'en était fait de puissants alliés.

Cela explique, d'autre part, pourquoi les reliques des rois sakalava du Menabe se trouvent actuellement déposées à Majunga, hors des états directs de cette monarchie.

Andriamandisoarivo fonde le Boina vers 1705. — Andriamandisoarivo, parti des confins du Menabe, traverse, dit M. Berthier, « le pays limitrophe habité par les Vazimba qui d'abord s'enfuient épouvantés, puis il envahit

ensuite l'Ambongo, soumet, après quelques combats, les tribus (Tsiahodikay et Joribohitra) qui l'occupaient. Il passe la rivière de Baly, réduit les Sandangoatsy et fait irruption dans le pays de Manahara dont les habitants étaient alors les Mananadabo. Le pays de Manahara était arrosé par une rivière du même nom, appelée aujourd'hui la Betsiboka.

« Andriamandisoarivo soumit enfin les Antambohilava qui habitaient entre les rivières Mahajamba (dont on ne peut pas voir l'autre bord) et Loza (dangereuse par sa profondeur). » Il atteignit, de là, le pays des Antankarana, à qui il imposa sa suzeraineté. Ayant ainsi atteint l'extrémité du petit continent où s'étaient déroulées ces expéditions, le prince sakalava revint sur ses pas et fixa sa résidence à Tongay dans la baie de Bombetoka, non loin de l'endroit où fut ultérieurement fondée la ville de Majunga. Il soumit ensuite les colonies antalaotra créées par les Arabes dans cette partie de l'île.

Ce dernier résultat fut obtenu par l'emploi simultané de la diplomatie et de la force. Une petite fille du chef sakalava fut élevée à la dignité de sultane et donnée en mariage à un Antalaotra. En même temps, un des chefs religieux de cette population fut mis à mort, de façon à prévenir toute velléité de révolte. La conciliation se trouva ainsi adroitement corrigée par des mesures de rigueur et une entente s'établit entre les Sakalava et les Antalaotra.

La rivière Ranobe (beaucoup d'eau) dont l'embouchure est située à une centaine de kilomètres, au sud du cap Saint-André, avait été choisie, au préalable, comme frontière entre les deux royaumes sakalava.

Organisation de la société. — « La guerre et la conquête ont eu dans cette partie du monde », déclare Guillain, « les résultats qu'elles engendrent sur tous les points du globe. » C'est le souverain qui disposait exclusivement des territoires conquis. Il les concédait, soit à ceux qui l'avaient aidé, soit à ceux des anciens chefs qui avaient fait leur soumission. Les grands vassaux de la couronne étaient désignés par les termes d' « Ampanjaka » (roi) et d' « Anakandriana » (prince). Ils devaient à leur suzerain la dîme et la corvée. Chacun des grands seigneurs féodaux partageait, à son tour, son territoire entre des hommes libres, vainqueurs ou vaincus, en nombre d'autant plus grand que sa protection semblait devoir être plus effective. Cette population libre formait une classe de vassaux du deuxième degré et elle était désignée par le terme d' « Anakombe ». Enfin les dernières catégories de vaincus étaient attachés à la glèbe et portaient le nom d'Amporia ou Andevo. L'ensemble constituait une monarchie absolue pour le gouvernement, une féodalité pour la constitution politique ou territoriale. »

Les successeurs d'Andriamandisoarivo. — Les souverains du Boina de même que leurs parents du Menabe, conservèrent leur puissance pendant environ cent ans. Le déclin de ces deux branches de la famille d'Andriandahifotsy se produisit à peu près en même temps et résulta des mêmes influences. Cependant, les premiers temps, des révoltes qui s'étaient produites

chez les Antakarana et les Sihanaka avaient été rapidement et rigoureusement réprimées, presque tous les Sihanaka qui y avaient participé étant mis à mort ; le pays dut subir une nouvelle occupation et payer un nouveau tribut. La ville de Majunga fut fondée par les Antalaotra, en 1745.

La dynastie sakalava du Boina. — La dynastie sakalava du Boina atteignit, vers cette époque, ce qu'on peut appeler un réel degré d'opulence pour le pays. « La capitale se trouvait à Marovoay qui comptait plusieurs milliers d'habitants et constituait, à cette date, la ville la plus importante de l'île. Le roi habitait une demeure grande et belle pour l'époque où étaient réunis ses trésors et ses marchandises. Parmi les premiers figurait un trône laqué et doré, offert par des Français, une couronne d'or, une énorme chaîne et des bracelets en or, des vases et des assiettes en porcelaine du Japon. Lors d'une réception, le souverain et ses femmes étaient revêtus de riches étoffes d'or et d'argent. » (G. Grandidier. Ethn. de Madagascar.)

On suivait alors, au Boina, la loi de succession au trône telle qu'elle avait été réglée par Andriandahifotsy. Les membres de la famille royale ne devaient se marier qu'entre eux, le frère épousant la sœur, si les circonstances l'exigeaient. Les mâles seuls pouvaient exercer le pouvoir.

Mais, vers l'année 1780, mourait le dernier des descendants masculins de la dynastie des Volamena du nord. Cela amena la modification des lois relatives à la succession, et le pays fut gouverné, après cette date, par des reines. Ces changements eurent comme inévitable résultat d'encourager les chefs féodaux ou tributaires à la révolte et de provoquer un affaiblissement de la monarchie.

Ravahiny ou Andriambeloarivo (qui fait vivre des milliers). — L'une de ces souveraines s'appelait Ravahiny et elle était contemporaine d'Andrianampoinimerina, puisqu'elle mourut en 1808. Elle dérogea, dit-on, à la loi du mariage en épousant des chefs qui n'étaient pas de sang royal.

Ravahiny parvint à maintenir dans le devoir les tributaires qui aspiraient à conquérir leur indépendance. Certains refusèrent de la reconnaître pour souveraine et se livrèrent à des vexations et des violences envers des Sakalava du Menabe et des Antalaotra, allant même jusqu'à enlever des esclaves et des troupeaux appartenant à la reine et à ravir les reliques des anciens rois. Ravahiny les fit combattre par un de ses fils qui les pourchassa jusque dans le Menabe. L'intervention du roi de Menabe, Mikala, assura leur grâce ; mais ils durent venir implorer le pardon de Ravahiny et la reconnaître comme leur souveraine.

Andrianampoinimerina et les souverains sakalava. — Ces événements se passaient au moment où Andrianampoinimerina travaillait à faire accepter son autorité par les diverses régions du centre (1). « Ce prince habile sut,

(1) Les événements auxquels il est fait allusion ici seront rapportés dans la 2e partie de l'histoire.

par des démonstrations de déférence envers Ravahiny, et des relations de bonne intelligence, adroitement entretenues avec elle, capter son amitié et l'intéresser au développement de sa puissance naissante. Ravahiny lui envoya, en effet, des troupes pour le soutenir dans la lutte qu'il avait engagée dans le Vonizongo » (Guillain).

Ces bonnes relations durèrent aussi longtemps que le règne de Ravahiny. A la mort de la princesse sakalava, Andrianampoinimerina expédia une forte somme d'argent et des étoffes destinées à être déposées dans son tombeau conformément à l'usage. Ces largesses ne peuvent guère être considérées comme un acte de vassalité ; elles étaient dictées surtout par le désir qu'avait le roi merina de se concilier les Sakalava.

Entreprises maritimes. — Sous ce règne commencèrent les opérations entreprises par les Malgaches des côtes nord-ouest et nord-est de l'île contre les populations des Comores, expéditions que le gouvernement britannique et Radama s'appliquèrent à faire cesser, dès 1818.

Pendant les quarante années que dura le règne de Ravahiny, la ville et le commerce de Majunga se développèrent considérablement. Les boutres arabes y venaient en grand nombre pour échanger les marchandises de leurs pays ou celles de l'Afrique orientale contre les produits et les esclaves de Madagascar. Deux grands bateaux de Surate y faisaient également un voyage annuel. Enfin les négriers européens y venaient, eux aussi, en assez grand nombre, pour s'approvisionner et se ravitailler.

La colonie Antalaotra. — Tout le mouvement des affaires était aux mains des Antalaotra qui parcouraient les côtes et remontaient les rivières pour porter des marchandises à leur clientèle et se charger de produits destinés à l'exportation.

La colonie Antalaotra était administrée par des chefs de même race qui recevaient l'investiture des souverains sakalava. Elle avait ses couleurs particulières, arborées sur les boutres qu'elle équipait.

Les navires qui entraient dans le port de Majunga devaient payer un droit d'ancrage. Aucune autre redevance n'était imposée à l'entrée et à la sortie ; mais il était de règle d'offrir des cadeaux aux rois du Boina et aux principaux chefs.

Pendant longtemps les souverains sakalava interdirent aux Antalaotra de construire des maisons en pierre, craignant que ceux-ci ne profitassent de l'autorisation pour fortifier Majunga et se soustraire à l'autorité royale. Mais l'interdiction fut rapportée sous le règne de Ravahiny. Cette faveur leur fut accordée grâce à l'influence d'un fils de la reine que les Antalaotra avaient élevé dans la religion mahométane et qui leur était, par suite, très dévoué.

Mort de Ravahiny (1808 ?). — Le règne de Ravahiny a laissé une profonde impression sur l'esprit des populations du Nord-Ouest. « Douée d'un

caractère bienveillant et généreux, elle fut adorée des Sakalava qui la nommèrent, après sa mort, Andriamamelonarivo (princesse qui fait vivre des milliers). Sa mémoire est restée chez eux l'objet d'une vénération d'autant plus profonde qu'à son règne se rattachent les souvenirs les plus vivants de leur grandeur passée » (Guillain). Ses mânes ainsi que ceux de trois rois : Andriamandiarivo, Andrianamboninarivo et Andriamihamina sont conservés à Majunga et les Sakalava leur rendent un véritable culte.

L'affaiblissement de la dynastie du Boina. — La toute puissance de cette branche de la monarchie sakalava ne subsista pas longtemps, après la mort de la reine Ravahiny. De graves dissensions intérieures se produisirent. Tsimanolana, le nouveau roi, en eut raison pendant un certain temps ; mais elles eurent comme résultat de diminuer son autorité.

Ce prince dut faire face à des ennemis à la fois au dedans et au dehors. Parmi ces derniers, les plus redoutables furent les Merina dont la puissance allait alors en augmentant rapidement et à l'établissement de laquelle Ravahiny avait imprudemment contribué.

Les luttes des Sakalava contre les Merina. L'origine du conflit. — L'occasion du conflit consista dans la présence, sur le territoire sakalava, de plusieurs chefs vaincus par les Merina. Ayant échappé par la fuite à leur vainqueur, ils avaient obtenu de Ravahiny, l'autorisation de se fixer dans ses états où ils étaient connus sous le nom de Manendy. Des actes de brigandage ayant été commis par ces réfugiés, sur le territoire des souverains de l'Imerina, ceux-ci demandèrent qu'on les leur livrât. Mais Ravahiny qui régnait encore, au moment où ces incidents se produisirent, refusa, quoiqu'en termes courtois, de consentir à l'extradition. Andrianampoinimerina prit patience, pendant un certain temps, parce qu'il avait intérêt à ménager sa puissante voisine.

Cependant les incursions s'étant renouvelées après la mort de la reine, les Merina eurent une nouvelle occasion de formuler leurs réclamations et ils le firent avec énergie, exigeant que les pillards fussent ou bien livrés ou bien expulsés des régions qu'ils occupaient. Se voyant opposer un nouveau refus, les Merina entrèrent sur le territoire sakalava et le ravagèrent. Le successeur de Ravahiny, Tsimanolana, leva alors une armée et vint leur livrer une bataille qu'il gagna. Les envahisseurs durent se retirer, abandonnant le butin dont ils étaient chargés, mais l'effet moral de cette incursion sur le territoire sakalava fut néanmoins considérable. Les Merina se sentirent de taille à se mesurer avec ceux dans lesquels ils avaient reconnu jusque-là leurs suzerains. Sous le règne de Radama Ier, une expédition fut dirigée contre les Sakalava du Boina, avec lesquels les Antalaotra faisaient cause commune, afin de décider leur roi Andriantsouli (le Prince Converti, car il avait embrassé la religion musulmane) à reconnaître la suzeraineté des Merina. Après de longues négociations, Andriantsouli vint rendre hommage à Radama I, à Marovoay en 1824 ; il y reçut le titre d'Ampanjaka be (Grand

Roi) mais une garnison merina fut placée dans ce village même pour le surveiller, et le Boina fut partagé en trois gouvernements dont les chefs furent choisis par Radama. Cependant Andriantsouli n'avait pu accepter sa défaite et il reprit la lutte, mais il ne put obtenir l'appui du sultan de Mascate qu'il était allé solliciter.

Apprenant la mort de Radama Ier, il revint à Anorontsangana et il essaya deux années de suite, de 1828 à 1830, de chasser les envahisseurs et de rallier ses sujets qui se trouvaient encore dans ces régions, mais sans succès. Le pays fut ravagé en tous sens par les Hova ; les Antalaotra s'enfuirent dans le pays antakara et Andriantsouli, déposé par ses sujets, se réfugia à Mayotte où il mourut. Sa sœur Ontitsy qui lui succéda fit la paix avec les Hova ; à sa mort en 1836, elle fut remplacée par une enfant, Tsiomeko, sa nièce.

Les Sakalava, de nouveau pourchassés par leurs ennemis, durent se cantonner, les Bemazava dans la région de Nosy-Be et des îles voisines : Nosy-Komba, Nosy-Faly, et les Bemihisatra sur la Grande Terre vers Antsakabary et Ampasimena : ils implorèrent alors la protection de la France auprès du capitaine Passot venu en mission dans le Nord-Ouest de Madagascar sur le brick de guerre le Colibri.

Avec l'autorisation du gouverneur de Bourbon, M. de Hell, le capitaine Passot conclut, en 1840, un traité par lequel la petite reine Tsiomeko et les chefs sakalava abandonnaient à la France tous leurs droits sur la côte nord-ouest depuis la baie d'Ampasindava jusqu'au Cap Saint-Vincent.

En 1883, au cours d'une guerre franco-malgache, une expédition dans cette région affirma notre protectorat sur les Sakalava. L'hégémonie hova ne fut toutefois définitivement brisée qu'en 1895. Jusqu'à cette dernière date, les principaux points de la côte nord-ouest, Anorontsangana, et Majunga en particulier, eurent des garnisons hova.

En 1895, les Merina occupaient effectivement les côtes comprises entre les baies de Bombetoka et de Mahajamba, les rives des baies de Radama et d'Ampasindava. On comptait, à cette époque, dans la seule région du Boina, vingt-deux petits rois et le même nombre d'Anadoany ou descendants de la dynastie des Maroseranana. La tribu sakalava qui avait été, en son temps, « la première nation malgache importante », selon les termes de G. Grandidier, était tombée dans l'anarchie féodale la plus complète. En 1900, le Général Pennequin obtint que les mpanjaka sakalava vinssent lui faire leur soumission. Depuis lors, la paix a régné dans le pays.

Le royaume sakalava du Menabe. — De même que pour le Boina, le royaume du Menabe, fortement organisé au XVIIIe siècle, s'était peu à peu morcelé. Vers 1881, la partie sud comprenait trois petits royaumes désignés par les termes de Fiherenana, de Morombe et de Kitombo, dont la population totale n'atteignait pas cinquante mille habitants. Une autre partie de ce même royaume, celle qui était située autour de Mahabo, ancienne capitale,

était directement administrée par le gouvernement merina qui y entretenait trois postes militaires.

Divisions des populations de cette région. — Les Sakalava du Menabe se divisaient en deux classes nettement distinctes, les Vezo, population côtière et foncièrement maritime et, à l'intérieur, les Masikoro qui vivaient du produit de leurs cultures. Ces deux tribus reconnaissaient l'autorité du souverain sur les terres duquel elles habitaient. Les Masikoro constituaient les groupements les plus nombreux et les rois vivaient, d'ordinaire, parmi eux. Mais ces derniers allaient, déclare un rédacteur de l'Antananarivo Annual, faire de nombreuses visites à leurs sujets vezo, surtout s'il y avait là de l'eau-de-vie à boire.

Le caractère dominant de ces populations était la méfiance. Les Sakalava redoutaient leurs proches parents et jusqu'à leurs frères. Aussi les hommes ne se séparaient-ils jamais de leur fusil et de leur sagaie. Armés, ils étaient courageux et audacieux ; désarmés, toute leur bravoure semblait disparaître. Ils se battaient d'ailleurs pour les raisons les plus futiles.

Attitude envers les Européens. — Les Européens qui abordaient dans le pays étaient, tout d'abord, agréablement surpris par l'empressement et l'apparente bonté des habitants. Mais une fois que ceux-ci les tenaient en leur pouvoir, ils se montraient sous leur véritable aspect de population arrogante et voleuse, désirant s'approprier tout ce qu'ils voyaient. « Quand ils n'ont pas recours au vol à main armée, écrivait un missionnaire norvégien, ils emploient des manières cauteleuses. Ils se présentent sous l'apparence de mendiants, se faisant précéder de quelque chef. Tout d'abord, ils usent de flatterie pour obtenir de l'Européen ce qu'ils convoitent. Mais si l'étranger fait semblant de ne pas comprendre ou n'a pas l'air d'être touché par leurs paroles mielleuses, ils formulent brutalement leurs demandes, déclarant que c'est le prix qu'il faut payer pour être autorisé à séjourner chez eux et y faire du commerce. » S'ils échouent par ce moyen, ils passent aux menaces et aux insultes, allant jusqu'à parler de mettre à mort l'audacieux qui refuse de se dépouiller de ses biens au profit des rois et des chefs du pays où il est reçu. « Un navire entre-t-il en rade pour cause de réparation, écrivait en 1872 A. Grandidier, aussitôt les Vezo, par ordre du roi, s'en emparent, au mépris des conventions, et le mettent au pillage. Si un Européen établi dans le pays vient à mourir, avant même qu'il ait rendu le dernier soupir, les soldats pénètrent dans sa demeure et emportent tout ce qu'elle renferme dans le repaire de leur maître. Le présent de bienvenue, ou droit d'ancrage, que doit payer tout navire à son arrivage augmente de jour en jour. Ce n'est pas seulement au roi mais encore à une foule de chefs qu'il faut distribuer des cadeaux.

...Si le capitaine ne cède pas aux exactions, tout commerce lui est interdit et on l'empêche même d'embarquer à son bord les marchandises achetées pendant son absence par son traitant et conservées dans ses magasins. »

Sentiments à l'égard des Merina. — Mais c'était surtout envers les Merina que ces tribus nourrissaient une haine profonde parce que ces derniers avaient cherché à les dominer. Aussi l'occupation du Menabe fut-elle plus difficile encore que celle du Boina. Radama Ier dut y faire plusieurs expéditions longtemps tenues en échec par les bandes nombreuses qui harcelaient sans cesse l'envahisseur. Leur roi Ramitraho consentit à la fin à donner sa fille en mariage à Radama Ier. La paix fut conclue, mais les Sakalava du Menabe restèrent à peu près indépendants malgré les postes établis par les Merina sur le flanc occidental de leur pays et, de 1889 à 1891, les Vezo résistèrent victorieusement à trois expéditions envoyées contre eux par Ranavalona III.

Idées religieuses et coutumes des Sakalava. — Comme la plupart des autres populations de l'île, les Sakalava croyaient en un être suprême, appelé, chez eux comme presque partout ailleurs, Andriananahary. Mais la divinité était représentée à l'image des hommes, ceux-ci ne lui étant inférieurs qu'en puissance, en volonté et en sagesse. Le bien et le mal coexistaient en elle. Les Sakalava n'avaient donc aucune difficulté à s'expliquer qu'on les rencontrât côte à côte dans la vie humaine, l'un et l'autre étant les manifestations de la puissance divine dans cette dernière. Certains jours étaient fady pour eux et les enfants nés ces jours-là étaient mis à mort ; il en était de même pour ceux dont la mère mourait en les mettant au monde : ils étaient enterrés avec elle.

Le bilo. — Les Sakalava avaient un certain nombre de coutumes, parmi lesquelles le sacrifice d'un bœuf, lorsqu'un des membres de leur famille venait à être gravement malade. Une autre, plus connue encore, était le bilo, consistant en une prière, tantôt d'intercession et tantôt d'action de grâces. Cette invocation comprenait des danses, des chants, des cris, des salves avec accompagnement de libations. Le bilo donnait lieu à des scènes dont le caractère sauvage allait en augmentant et qui étaient souvent accompagnées de graves accidents, occasionnés surtout par l'explosion des fusils trop bourrés de poudre. Le malade dont on sollicitait la guérison devait participer aux danses, lui aussi, et l'on devine quel était, le plus souvent, le résultat de ces procédés barbares.

Le tsiripika. — L'ordalie par le fer rougi au feu ou par l'eau bouillante était en usage. On appliquait un fer chauffé sur la langue de l'inculpé, ou bien, l'accusé devait retirer un morceau de fer d'un vase rempli d'eau bouillante. La présence ou l'absence de toute brûlure témoignait de la culpabilité ou de l'innocence du prévenu. Cette forme d'épreuve s'appelait le tsiripika.

Les intermédiaires entre l'homme et la divinité. — Ils appartenaient à quatre catégories : les Raza (ancêtres), les Omasy (médecins), les Anakia (prophètes) et les Ampisikidy (devins).

Les Raza (en hova : razana) étaient supposés capables d'exercer une action

bienfaisante ou nuisible sur leurs descendants. On croyait, aussi, qu'ils apparaissaient dans les rêves pour annoncer leur intervention prochaine dans les événements de la vie humaine.

Une fois par an, les Sakalava leur faisaient des offrandes de rhum. Tous les descendants du raza se réunissaient alors autour de sa tombe et participaient aux libations. Une partie du rhum était répandue sur la terre pour l'ancêtre.

Les Omasy (Ombiasy en hova) soignaient les malades en utilisant des remèdes empruntés aux plantes, mais ces remèdes n'auraient eu, pour les Sakalava, aucune efficacité, s'ils n'avaient pas subi au préalable l'action toute puissante de l'omasy. Celui-ci vendait, en outre, des charmes contre tout ce qui peut survenir de mauvais dans l'existence et les amulettes étaient considérées par les Sakalava comme leurs biens les plus précieux ; aussi, la menace la plus terrible que pouvait adresser un père à son fils consistait-elle à déclarer qu'il ne lui transmettrait pas les siennes.

Une troisième classe d'intermédiaires était formée par les Anakia, hommes intègres, supposés doués d'une connaissance parfaite de Dieu et auxquels incombait le soin de manifester sa volonté aux hommes. Les Anakia devaient être irréprochables en toutes choses, mais par contre, on les respectait et l'on agissait, envers eux, avec la même droiture. Un homme de cette caste, convaincu de mensonge ou de vol, était considéré comme un criminel et dépouillé de la situation morale dont il bénéficiait dans la tribu.

Les Ampisikidy (mpisikidy en hova) ou devins, ne se distinguaient guère des individus de la même classe dans les autres régions de l'Ile.

Les lilin-drazana. — Les Sakalava étaient soumis à des coutumes établies, sortes de lois non écrites, transmises par les ancêtres et connues sous le nom de lilin-drazana. Chaque famille avait ses fady spéciaux et il y en avait d'autres communs aux divers groupements. Le roi, surtout, avait le devoir impérieux de suivre tous les fady, car une transgression quelconque de sa part entraînait des calamités pour la tribu entière. Les cérémonies associées aux sacrifices devaient se dérouler selon un rituel très strict.

La légende raconte qu'on enterrait avec un roi plusieurs de ses sujets qui faisaient volontiers le sacrifice de leur vie.

La construction des demeures royales et la confection des vêtements des rois sakalava étaient déterminées par des précédents rigoureux.

Ces rois étaient et sont toujours entourés de conseillers ou manan-tany et de chanteuses ou marovavy. Ils mettent l'influence dont ils jouissent encore au service de la France.

État actuel de la population sakalava

Variétés des types. — Il n'existe pas, selon M. Berthier, de type sakalava nettement caractérisé. Il y a, en réalité, plusieurs types que nous pourrons appeler sakalava, faute d'autre nom, et qui correspondent aux diffé-

rentes tribus qui furent soumises et, en quelque sorte, absorbées par les conquérants venus du Sud.

La tribu sakalava, dispersée sur une longue étendue de pays largement ouvert à l'entrée des populations étrangères, tant par ses nombreux ports que par de vastes espaces à l'Est, est entrée en contact avec elles et a subi de multiples influences. Certaines de ses familles se sont islamisées, par suite de la proximité des Arabes établis sur les côtes ; mais l'assimilation n'a jamais été complète, les éléments autochtones conservant certaines de leurs coutumes et n'en adoptant d'autres que partiellement. De multiples croisements se sont également opérés avec les populations du centre.

Portrait du Sakalava. — « Le Sakalava est noir, quelquefois légèrement cuivré. En général, il est grand et bien constitué ; il a les cheveux crépus ou ondulés ; il les tresse en un grand nombre de petites nattes collées avec du suif ; les islamisés se rasent la tête et portent le turban. Le nez est souvent épaté, quelquefois assez régulier ; les lèvres sont fortes ; les yeux moyens et non bridés ; l'ensemble du visage dénote une certaine fierté sauvage. »

Mouvement de régression de cette tribu. — Les Européens qui ont vécu au contact de la population sakalava ont été frappés par le mouvement de régression et de déclin qui se manifeste chez elle.

Celui-ci apparaît, tout d'abord, au point de vue territorial. Le développement économique des régions qu'ils occupaient antérieurement, loin de fournir aux Sakalava l'occasion de prospérer, a été plutôt, pour eux, une cause de recul. Ne trouvant pas chez les autochtones une main-d'œuvre assez nombreuse ou assez capable, les Européens ont fait appel à des travailleurs provenant d'autres tribus : les Merina, en particulier, sont venus en grand nombre. Mais l'arrivée des éléments étrangers a eu comme résultat de provoquer un recul des Sakalava ; et nombre de localités où ils étaient autrefois les plus nombreux, sinon les seuls habitants, sont maintenant presque entièrement occupées par des immigrants.

En outre, les Sakalava restreignent, dit-on, les naissances et c'est là, pour eux, une cause d'autant plus grave d'appauvrissement que d'autres tribus voisines sont plus prolifiques. Les Tsimihety, qui n'étaient autrefois qu'une famille de la tribu betsimisaraka et dont A. et G. Grandidier n'évaluaient le chiffre qu'à vingt mille, forment, à l'heure actuelle, un groupement aussi nombreux, sinon plus, que la grande tribu dont nous venons de résumer l'histoire.

Le culte des anciens rois. — Les Sakalava semblent n'avoir gardé de leur grandeur passée que le culte des dady ou des mânes de leurs anciens rois. Mais, pendant longtemps, les indigènes avaient pour ces reliques une telle vénération que la possession des dady suffisait à assurer la tranquillité de tout le pays. Aussi, le gouverneur merina du Boina les emporta-t-il lorsqu'il

s'enfuit devant les Français en 1895. Le Général Metzinger les fit rapporter et installer dans leur ancien emplacement ou « doany » à Majunqa.

« Ce culte des reliques est très suivi. On peut voir certains jours des groupes nombreux de Sakalava se former au pied de la colline du Rova. Quand le peuple est assemblé, il monte, en psalmodiant, jusqu'à la demeure vénérée. D'abord, les chants cessent ; les assistants s'accroupissent dans une posture suppliante ; puis l'officiant prend la parole et adresse une prière ardente aux vieux rois. Ensuite, les chants et les danses (rituelles) reprennent pendant qu'on prépare le repas des ancêtres. »

Il existe encore d'autres doany : à Betsioka (au nord d'Ambato-Boéni), à Belo-sur-Tsiribihina où les Sakalava rendent un culte à leurs ancêtres royaux. Certains îlots (Nosy-Kely, Nosy-Lava) sont considérés comme sacrés car ils contiennent des mahabo (tombeaux royaux).

DOCUMENTS

Le transfert des dady (1)

La population est rassemblée autour du caveau : hommes et femmes ont revêtu leurs meilleurs effets et leurs parures de grande fête.

Les Hazolahy (2) et leurs Mpitakitaky (3), ainsi que les antsiva (4) sont alignés près de l'entrée, qui annonceront tout à l'heure l'ouverture du caveau.

Le groupe des chanteuses et les tambours des villages sont rassemblés qui entonneront les chants traditionnels.

Le Chef des Gardiens du caveau s'avance, accompagné des Mpibabo (porteurs) qui auront l'honneur de porter les châsses.

Huit beaux gaillards choisis dans les meilleures familles habillés selon la tradition : sadika (5) en toile blanche, court siky (6) de toile blanche couvrant les hanches ; le torse entièrement nu ; les cheveux arrangés en petites boules ; la sagaie à la main et le bandeau bleu au front.

Je remets la clé au fils du roi — qui la passe au Chef des Porteurs. Celui-ci ouvre la porte, se prosterne devant les Dady et prononce à voix basse le salut traditionnel.

Me retournant alors vers les descendants des vieilles familles, je leur dis :

— Les jours sombres sont à jamais disparus. — Vous m'avez donné votre confiance. — Voici les Dady. — Je n'y mettrai pas de fusils. — Je n'y mettrai pas de sagaies. — C'est vous-mêmes, Menabe (7), qui en assurerez la garde.

Les antsiva jettent alors dans l'air leurs notes stridentes et rauques. Les mpitakitaky battent les mesures traditionnelles.

(1) On désigne par ce terme les reliques des grands rois » des Sakalava de l'Ouest.
(2) Tambours faits de troncs d'arbres creusés.
(3) Ceux qui les frappaient.
(4) Coquilles dont on sonnait dans les cortèges royaux.
(5) Salaka ou pagne des Merina.
(6) Sikina des Merina : étoffe ceignant les reins et descendant jusqu'aux genoux.
(7) Ce terme désigne à la fois le pays et les habitants.

9-1952 — Saint-Amand (Cher). Imprimerie Ch.-A. BÉDU - N° 31.1293
Dépôt légal 3e trimestre 1952 ; d'éditeur n° 105 ; d'imprimeur n° 1420

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre